

ORAN, Ma Patrie

LE MIRACLE DE NOS PÈRES

Lorsqu'on se penche sur certains clichés ou estampes de notre cité, tirés au cours d'un peu plus d'un siècle, et qu'on n'ignore pas de quelle manière certains hommes politiques du Second Empire et de la III^e République ont essayé par tous les moyens de décourager nos ancêtres, on a le devoir de glorifier la mémoire de ceux qui nous passèrent le flambeau.

En 1960, un journaliste d'outre-Rhin, à qui j'eus l'heur de faire visiter ORAN, alors qu'il terminait un voyage d'information dans notre pays, prononça au soir de notre randonnée, dans la quiétude et le charme de « La Guinguette » de Canastel, ces paroles qui résonnent encore agréablement, et tristement aussi, à mes oreilles :

« Je pense, je dis et je proclamerai à mon retour, compte tenu de ce que je viens de voir et d'entendre d'un bout à l'autre de cette terre et aujourd'hui chez vous — ma plus forte impression — que ni la nonchalance, ni l'indifférence, ni le farniente propres aux Méditerranéens n'ont sans doute jamais habité le cœur des hommes de votre pays. Je suis ébloui de ce que j'ai vu, aussi bien dans le bled, comme vous dites, que dans vos cités, et j'ai l'impression très nette que chacun d'entre eux peut s'enorgueillir d'avoir apporté sa pierre à l'édification du berceau commun, cette perle, car à mon sens, l'Algérie est un véritable joyau dont peu d'hommes en Europe et — excusez-moi... en France tout particulièrement, en connaissent la valeur. »

C'est un étranger à notre pays qui venait ainsi de s'exprimer, et quel étranger !... Un Allemand, un homme d'un peuple contre lequel cinq générations des miens s'étaient battues depuis les ultimes heures de l'épopée napoléonienne jusqu'en 1945. En évoquant le souvenir de cette appréciation, je pense aux vieillards, aux moins âgés, à d'autres adultes, et bien des jeunes encore dispersés à travers cette France qui n'a pas voulu voir ni « regarder avant de juger ».

Au cours de cette même année 1960, alors que nous circillons à proximité du Petit Lac, de sinistre mémoire, après une longue visite à travers nos faubourgs, un journaliste métropolitain, frère d'un peintre en renom ayant des attaches au boulevard Gallieni, me dit, compte tenu de la multitude de chantiers qu'il avait vus :

« N'est-ce pas folie de continuer à construire puisque vous n'ignorez pas les desseins du Chef de l'État?... Puisque vous savez que l'Algérie sera abandonnée?... »

A ce stade de notre conversation, nous venions de stopper devant le passage à niveau de Victor-Hugo, près du dépôt de la S.N.C.F.A., et en présence du chauffeur de la mairie qui nous accompagnait, muni de sa mitrailleuse — Antoine Viciana — je répondis en ces termes à mon interlocuteur :

« Bon sang ne saurait mentir, et parce que, précisément, nous sommes les descendants de ces pionniers qui firent de l'Algérie ce que vous avez vu depuis Bône jusqu'ici, nous pensons qu'il faut continuer dans la voie qu'ils nous ont tracée, c'est-à-dire construire, construire encore, même dans la tempête... »

Pour bien dire, ORAN a été et restera un phénomène indéniable, le miracle d'hommes de bonne volonté et pleins d'audace que ne décourageaient ni l'incompréhension de l'Administration, ni l'avidité et l'égoïsme d'autres communautes ; le miracle de pionniers de tous ordres et de leurs descendants : les DUPRE de Saint-Maur ; les DAUDRIEU, SAUZEDE, JACQUES, GAY, LAMUR, GAUSSENS, CHOU-POT, CAUQUIL, THEUS, MANEGAT, GIRAUD, FREIXE, MARION et autres Dupont et Durand, venus hélas ! trop peu nombreux du Tarn, d'Auvergne, des Alpes ou des Pyrénées.

Les SALAS, HUERTAS, RUIZ, CANO, ALENDA et autres HERNANDEZ, de la péninsule ibérique. Les DELMONTE, MAREGIANO, ORSERO, SCOTTO, COSTAGLIOLA et autres AMBROSINO en provenance du bas de la botte italienne et des îles voisines. Les SCHMIT, SCHMALTZ, BECKER, BLUM et autres MULLER d'origine rhénane ou alsacienne. Les NICOLI, PERETTI, SANTUCCI et autres PINELLI, COLONNA ou VALENTINI, originaires de ce turbulent petit pays aux grands sentiments. Les KANOUI, DAHAN, ABECASSIS et autres ABITEBOUL, SALAMA, PARIENTE, SANANES ou autres TOLEDANO, expulsés d'Espagne ou venus des confins algéro-marocains. Je n'aurai garde d'oublier l'aide apportée par les autochtones connus et respectés de tous : BENDAOU, SI AHMED BEN OMAR, BEN KAID BEN OMAR, BELHADJ Amar, EL-MEKKI, MAHIEDDINE, BENGUETTAT et autres BOUGANDOURA.

Et chacun d'apporter son ardeur, ses connaissances et sa pierre à l'intérieur comme à l'extérieur des murs, ces anciennes fortifications, qu'un maire d'Oran, Gabriel LAMBERT, fit jeter bas il y a 35 ans, aérant ainsi, considérablement notre cité.

MILLE ANS D'HISTOIRE

« Cette ville, baignée de soleil, d'esprit latin et de cette chaleur communicative qui unit, désunit et réunit ses habitants avec une désinvolture toute méridionale, à l'image des personnages d'une comédie humaine, faite d'agressivité verbale, de truculence et de charme désarmant, parée d'un ciel aux tons bleus si divers et si alternés que tout visiteur en subit une sorte d'envoûtement qu'il ne cache pas mais, au contraire, exprime délibérément ; cette ville édiée dans un site où la couleur inexprimable le dispute parfois à la rudesse ou à la poésie du lieu, n'a pourtant pas beaucoup de titres de noblesse sur le plan historique de son passé... »

Du moins on n'en trouve pas ou presque pas dans les livres qui lui furent consacrés, on verra pourquoi par la suite.

Ainsi que l'a si justement noté notre distingué concitoyen Eugène CRUCK dans « ORAN et les témoins de son passé » :

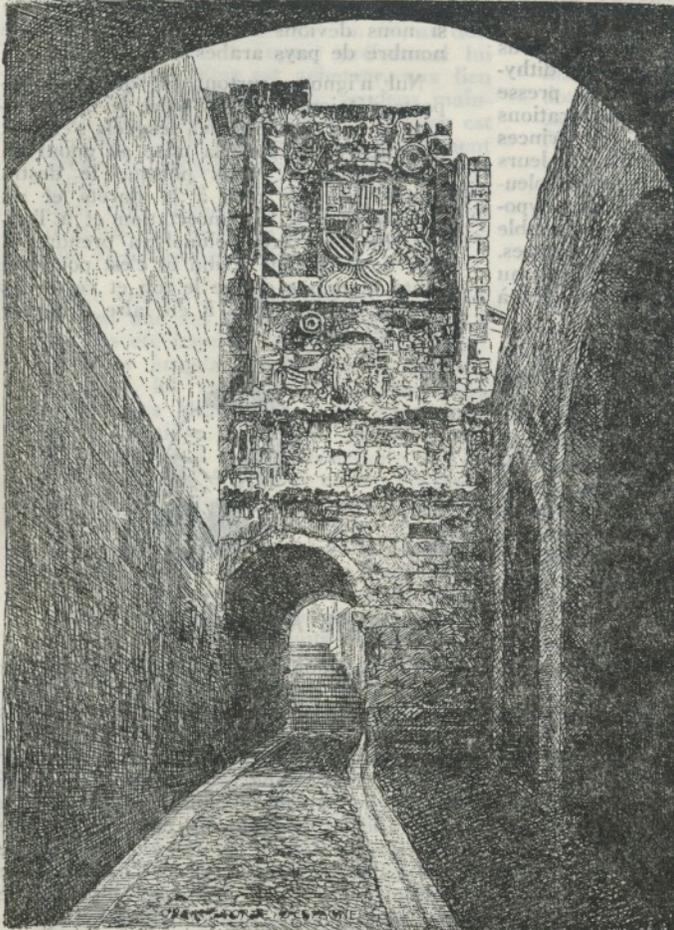
« ORAN, comme les jolies femmes, refuse de faire connaître son âge et ce défi n'a jamais pu être mis en défaut par les patients fouilleurs d'archives, les déchiffreurs de manuscrits ou les savants éclairés de la préhistoire... »

Si l'on se réfère aux nombreux ouvrages qui lui ont été consacrés, ORAN a quand même un passé millénaire. Mais quant à définir ce passé sans erreur, c'est une autre histoire. Ce que l'on sait, selon Henri-Léon FREY (« Histoire d'Oran », dont un exemplaire existait à la bibliothèque d'Alger) c'est que notre cité fut fondée en l'an 290 de l'Hégire (912 de notre ère) et qu'elle était alors une petite agglomération, d'une part, adossée à une partie basse de la colline de Santa-Cruz, du jardin Welsford à la place de Nemours, de l'autre, ramassée en bordure de la mer, dont le clapotis, par beau temps, résonnait des falaises de l'avant-port actuel au rocher où furent édiés (par les Espagnols) la Manutention militaire de la rue Ximènes et, plus tard, l'usine Bastos, ce royaume d'une multitude de filles aguichantes, d'une aimable insolence, rappelant le verbe de l'héroïne de Mérimée. D'après un historien arabe en renom, El Bekri, plus connu des Pieds-Noirs que des musulmans d'Oranie, ORAN aurait été fondée en 902 de notre ère « par une bande de pêcheurs et marins qui fréquentaient, depuis longtemps, cet abri naturel » ; abri naturel qui protégeait la ville des vents d'ouest, les plus fréquents ; et les habitants, au fur et à mesure de l'extension du lieu, se rassemblèrent entre les ravins de Raz el

Aïn et de l'Aïn Rouina, les premiers s'étant groupés au pied du Murdjadjo, qui s'avancé sans faille jusqu'à la mer. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, à l'époque des fameuses **lampes à huile et des bateaux à voile** pour être précis, que fut ouverte, par une trouée, œuvre du Génie militaire, la route de la Corniche. Auparavant, pour effectuer le trajet Oran-La Marsa, les ânes et mulets empruntaient certains sentiers à travers la colline aride et le Santon pour arriver soit sur les hauteurs de Sainte-Clotilde et de Roseville, soit sur celles de Mers el Kébir, un peu au-dessus du cimetière où furent provisoirement inhumés nos marins assassinés les 4 et 6 juillet 1940.

On peut donc dire qu'à l'heure de l'exode, ORAN avait un peu plus de mille ans.

Mille ans d'histoire berbère, vandale, romaine, arabe, turque, espagnole, française. Mais au contraire de certaines grandes cités européennes ou du Moyen-Orient, voire du Maroc ou de Tunisie, dont de très anciennes et nombreuses estampes, les pierres elles-mêmes des ruines, ou encore certains tracés de voies, portent témoignage et sont de précieuses indications, ORAN n'offre rien, absolument rien qui puisse confirmer son âge et affirmer surtout son passé historique. Nous savons plus ou moins ce que fut l'occupation romaine par les vestiges trouvés ça et là en Oranie, à Saint-Leu, Aïn Témouchent, Lamoricière, sur les Hauts Plateaux entre Freneda et Tiaret, et dans la région de Tlemcen, rassemblés en grande partie au musée Demaëght, ou par les ouvrages nombreux que l'on trouvait dans nos bibliothèques, édités par les services du Gouvernement général. Nous en savons autant sinon plus en ce qui concerne les deux périodes d'occupation espagnole car de très nombreuses traces, et non des moindres, y sont



La Porte d'Espagne

encore visibles et, d'autre part, ouvrages et estampes abondent comme j'ai personnellement pu le constater au cours de nombreux déplacements en Espagne, à Valladolid et Cacérés notamment, où j'eus l'agréable surprise d'entendre parler de **los Baños de la Reina** que Jeanne la Folle, reine de Castille et d'Aragon, mère de Charles-Quint, fréquenta à plusieurs reprises, évoquer la **Corte Chica** — ou petite cour — dont les membres, du temps du Grand Cardinal d'Espagne, vécurent dans notre cité, dans de spacieux et riches appartements aménagés à la Casbah et au Château-Neuf, y donnant fêtes et réceptions. Il s'agissait de grands d'Espagne accompagnés qui d'une épouse, qui de leur mère ou d'autres **familiares** frappés d'exil pour des raisons politiques.

Jean Corriéras, qui fut instituteur puis directeur d'école à ORAN entre 1920 et 1935, a publié un fort intéressant ouvrage que je n'ai pu malheureusement glisser dans mon baluchon au moment du départ, dans lequel il traite de l'existence seigneuriale et plus ou moins théâtrale des membres de cette **Corte Chica**, qui avaient fini par constituer une sorte d'Etat dans l'Etat.

Par contre, pour ce qui est de l'époque où Berbères, Arabes et autres vandales et barbares, furent tour à tour les maîtres d'ORAN, René Basset, qui fut doyen de la Faculté d'Alger et un grand fouilleur d'archives, a souligné péremptoirement **« la disette de renseignements fournis par les écrivains arabes, historiens et géographes »** qu'il a rencontrés au cours d'années de recherches, ce qui donne un certain et saisissant relief aux propos de Ferhat Abbas dans son journal **« L'Entente »** du 23 février 1936, et du Chef de l'Etat français dans son fameux discours du 16 septembre 1959.

FERHAT ABBAS DISAIT IL Y A 34 ANS...

« Si j'avais découvert la Nation algérienne, je serais nationaliste et je n'en rougirais pas comme d'un crime.

« Les hommes morts pour l'idéal patriotique sont journellement honorés et respectés. Ma vie ne vaut pas plus que la leur et cependant je ne mourrai pas pour la Patrie algérienne parce que cette Patrie n'existe pas.

« Je ne l'ai pas découverte.

« J'ai interrogé l'histoire, j'ai interrogé les vivants et les morts, j'ai visité les cimetières : personne ne m'en a parlé.

« On ne bâtit pas sur le vent.

« Nous avons écarté une fois pour toutes les muées et les chimères, pour lier définitivement notre avenir à celui de l'œuvre française dans ce pays.

« Personne, d'ailleurs, ne croit sérieusement à notre nationalisme.

ET DE GAULLE, AU TEMPS DES PROMESSES :

« Depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'entité ni à plus forte raison de souveraineté algérienne. Carthaginois, Romains, Byzantins, Arabes syriens, Arabes de Cordoue, Turcs, Français (et l'Espagne ???) ont tour à tour pénétré le pays sans qu'il n'y ait eu, à aucun moment, sous aucune forme, un Etat algérien. »

Mais il a dit tellement de choses contradictoires !
Tournons la page.

« L'homme d'une circonstance, a dit très justement un philosophe du début de ce siècle, n'est pas celui de toutes les circonstances »...

(A suivre)

François RIOLAND.

ERRATUM : Une coquille s'est glissée dans mon article du mois dernier. Dans l'avant-propos on fait dire à Camus : « Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop riches... », c'est « trop sèches » qu'il faut lire.

F. R.